



”Autopsie d’un mariage malheureux: La Treizième Nuit (Jûsan’ya, 1895) de Higuchi Ichiyô (1872-1896)

Claire Dodane

► To cite this version:

Claire Dodane. ”Autopsie d’un mariage malheureux: La Treizième Nuit (Jûsan’ya, 1895) de Higuchi Ichiyô (1872-1896). sous la direction de Christian Galan et d’Emmanuel Lozerand. La famille japonaise moderne Discours et débats, Philippe Picquier, pp.421-429, 2011. halshs-00777421

HAL Id: halshs-00777421

<https://shs.hal.science/halshs-00777421>

Submitted on 17 Jan 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Autopsie d'un mariage malheureux : *La Treizième nuit de Higuchi Ichiyô (1872-1896)*

« “ Papa, je suis venue ce soir vous demander quelque chose. Puis-je vous parler ? ” D’un coup, elle s’inclina devant lui, les deux mains sur la natte, et laissa couler la première goutte de l’océan de ses peines. Déconcerté, son père glissa sur ses genoux pour se rapprocher d’elle : “ Qu’y-a-t-il ? ” »

“ Je suis venue ici ce soir dans l’intention de ne plus jamais rentrer chez Isamu. Je ne lui ai rien dit de tout cela. Mais quand j’ai couché Tarô et que je l’ai endormi, je savais que je ne le reverrais plus jamais... Ce pauvre enfant qui n’accepte pas que ce soit quelqu’un d’autre que moi qui s’occupe de lui, je l’ai dupé ! J’ai attendu qu’il se soit endormi et quand il rêvait, j’ai quitté la maison comme un fantôme. Papa, Maman ! Je vous en prie ! Essayez d’imaginer ce que je vis ! Je n’ai rien dit à personne de tout cela jusqu’à aujourd’hui ; je ne vous en ai jamais parlé non plus... Cent fois, mille fois, j’ai retourné le problème dans ma tête mais voilà deux ou trois ans que je pleure tout mon soûl et cette fois, je n’en peux plus, j’ai fermement résolu de me séparer d’Isamu. Je vous en prie, comprenez-le. Je ferai n’importe quel travail, je ferai tout aussi pour aider Inosuke... Je veux seulement vivre seule ! ”

Elle éclata en sanglots et mordit sa manche pour contenir sa peine. Sous ses larmes, les feuilles de bambou noires de son kimono prenaient une teinte violette.

“ Qu’est-ce qui s’est passé ? ”, lui demandèrent ses parents en se rapprochant encore.

“ Je ne vous ai rien dit, jusque-là, mais si vous nous aviez vus ensemble une demi-journée, vous auriez compris. Les seuls moments où Isamu m’adresse la parole, et encore, méchamment, c’est lorsqu’il a besoin de moi. Le matin lorsqu’il se réveille et que je lui demande s’il a bien dormi, il se détourne de moi et me parle mal à propos des fleurs du jardin. Cela pourrait suffire à me fâcher mais je retiens ma colère, tolérant ses humeurs puisqu’il est mon mari. Je ne me suis jamais disputée avec lui. C’est au petit-déjeuner qu’il commence ses reproches incessants, me disant devant les domestiques que je suis malhabile, que je suis mal élevée. Si c’était tout, je pourrais peut-être le supporter, mais il ne s’arrête plus alors, me reprochant encore mon manque d’instruction. Vous devriez voir son mépris quand il me dit que je n’ai pas d’éducation !... Qu’y puis-je, si je n’ai pas suivi les classes d’une école pour jeunes filles de la noblesse ? C’est vrai qu’il m’est difficile de tenir une conversation soutenue sur l’arrangement floral, le thé, la poésie ou la peinture avec les femmes de ses collègues, mais il suffirait qu’il m’autorise à prendre des leçons si c’est un problème... Plutôt que d’évoquer en public la pauvreté de ma famille. Il faudrait que vous voyiez comment les domestiques me regardent alors... Pendant les six mois qui ont suivi notre mariage, il ne me quittait pas, il n’y en avait que pour moi, mais après la naissance de Tarô, il a complètement changé. C’est effrayant, lorsque j’y pense, comme il a pu changer ! Depuis, je suis au fond d’une vallée obscure, sans lumière ni chaleur, sans soleil ! Au départ, j’ai pensé qu’il simulait peut-être la cruauté pour me taquiner mais j’ai bien vite compris qu’il s’était tout bonnement lassé de moi. En fait, il me tourmente sans cesse dans l’espoir que je m’en aille ou que je demande le divorce... Vous connaissez mon caractère, n’est-ce pas ? Même s’il s’éprenait d’une geisha ou entretenait une maîtresse, je parviendrais à contenir ma jalousie. Il y a d’ailleurs des rumeurs qui circulent à ce propos entre les domestiques... Cela n’a rien de rare chez les hommes de statut élevé et qui travaillent dur comme Isamu. D’ailleurs lorsqu’il sort, je ne le contrarie pas et ne manque jamais de lui préparer ses vêtements, mais rien ne peut le satisfaire. S’il ne passe pas plus de temps à la maison, dit-il, c’est parce qu’il n’y a pas une chose que je fasse qui soit intéressante, parce qu’il n’y a pas une chose que je fasse bien. S’il m’expliquait précisément ce qu’il n’aime pas et en quoi je suis ennuyeuse, je l’écouterais, mais il se moque de moi en me répétant comme je suis ennuyeuse, pesante, stupide et incapable de la moindre conversation intéressante, seulement utile à ses yeux dans mon rôle de nourrice pour Tarô. Non vraiment, ce n’est pas un mari, c’est un monstre ! Il ne me dit pas expressément de partir. Je suis si peureuse et tellement attachée à Tarô que j’écoute ce qu’il me dit sans lui résister et là il ajoute encore que je suis une bonne à rien sans énergie ni courage qu’il ne peut respecter ! D’un autre côté, si je lui résistais en faisant part de mes objections, alors à coup sûr il me demanderait de partir. Pour moi, Maman, ce n’est rien de le quitter. Il n’a d’admirable que son nom. Je n’aurais aucun regret une fois divorcée. Mais c’est lorsque je pense à mon petit Tarô, si jeune pour comprendre ces choses-là et qui n’aurait plus qu’un seul parent, alors je sens ma volonté faiblir, je présente mes excuses, je me plie aux caprices d’Isamu et tremble à la moindre chose... Voilà ce que j’ai enduré jusqu’à ce jour sans dire un mot. Papa, maman ! Je suis si malheureuse ! ” »

*La Treizième nuit (Jûsan.ya)*², l'un des plus célèbres récits de Higuchi Ichiyô (1872-1896), est publié dans la revue *Bungaku-kai* en décembre 1895, soit à l'apogée de sa courte mais fulgurante carrière. Il concentre les deux grands thèmes développés par l'auteur dans la seconde partie de son oeuvre : celui de la dépendance sociale des femmes, décrite sous d'autres facettes dans plusieurs de ses romans (par exemple la prostitution dans *Eaux troubles (Nigorie)*, 1895) et le statut de maîtresse (*mekake*) dans *Chemins séparés (Wakaremichi)*, 1896), et celui du déterminisme social, l'indigence conduisant fatalement les personnes de milieux pauvres à subir leur destin. Le poids de la société pèse donc doublement sur les personnages féminins de milieux pauvres que décrit Higuchi Ichiyô, ceux-ci se situant toujours au cœur du drame.

Dans *La Treizième nuit*, il est question d'un mariage malheureux et de divorce. O-seki, mariée jeune par ses parents, d'extraction modeste³, à Harada Isamu, un homme de très haute condition⁴, souffre depuis sept ans de sa vie conjugale. Une fois passés les premiers mois de vie commune, où son mari était plein d'égards pour elle, la situation s'est ensuite détériorée, surtout après la naissance de leur petit garçon, Tarô. Toutes les informations qui sont données sur ce mariage malheureux proviennent de la bouche même d'O-seki, lorsque, à bout de force après des années de silence et d'endurance, elle se décide à en faire l'aveu à ses parents. Cette union a au départ été souhaitée par Harada Isamu lui-même, tombé amoureux dans la rue depuis sa voiture de la très jolie jeune fille qui jouait là au volant. Il n'a eu de cesse ensuite de supplier les parents pour obtenir la main de leur fille, ceux-ci se montrant au départ réservés compte tenu de la différence de milieu social entre les deux familles. Aujourd'hui O-seki souffre précisément des reproches incessants que lui fait son mari concernant son manque d'éducation et d'instruction, comme le montre l'extrait que nous avons cité plus haut, mais aussi de son indifférence, de sa méchanceté, et, quoiqu'elle dise le contraire, de ses absences régulières, celles-ci suggérant qu'il entretient ailleurs une maîtresse. Le long silence de la jeune femme a plusieurs raisons : jusque-là elle ne voulait pas inquiéter ses parents, si fiers de la situation de leur fille, ni rompre la possibilité de les aider de temps à autre matériellement ; elle souhaitait également préserver la carrière de son frère cadet, protégé par son mari dans son milieu professionnel ; enfin, et c'est la raison centrale, l'idée de perdre son enfant en cas de divorce lui était insurmontable. Cependant sa détresse est devenue telle que son désir de divorcer l'emporte sur ces considérations d'ordre familial, aussi fortes et sincères soient-elles.

L'histoire se compose de deux volets. Le premier s'ouvre avec l'arrivée nocturne, et inhabituelle, d'O-seki chez ses parents. Une conversation enjouée (jouée comme telle par la jeune femme) s'amorce, les uns demandant des nouvelles des autres, jusqu'au moment des aveux. Consternés, les parents écoutent silencieusement leur fille, en la laissant s'exprimer longuement, avant de réagir tour à tour : la mère pour dire à sa fille sa compassion, mais aussi sa rancune à l'égard de son beau-fils qui a tant insisté au moment du mariage malgré leurs réserves concernant la différence de milieu social ; le père pour expliquer à sa fille, la voix mouillée par l'émotion, qu'elle perdrait tout en divorçant, en premier lieu son enfant. Soulagée d'avoir parlé, et convaincue par les arguments avancés par son père, O-seki renonce alors à son intention de divorcer, déclarant qu'à partir de ce jour, elle se considérera comme morte, comme un esprit s'occupant de son enfant. Un pousse-pousse est appelé, qui ramène la jeune femme désespérée vers le domicile conjugal.

Inattendu, le second volet augmente encore la tension dramatique du récit. A bord du pousse-pousse dans lequel elle est montée, O-seki reconnaît sous les traits du chauffeur, qui, tout à coup, par épuisement, refuse d'avancer, l'homme qu'elle a aimé jadis, durant son adolescence : Roku, qui travaillait alors dans le bureau de tabac du quartier. Elle avait secrètement rêvé de devenir un jour sa

² Dans l'ancien calendrier, lunaire, abandonné peu après la Restauration de Meiji, la quinzième nuit du huitième mois (*jûgoya*) et la treizième nuit du neuvième mois (*jûsan.ya*, titre du récit) avaient lieu les Fêtes de la lune.

³ On ignore quel est le métier du père d'O-seki, mais la pauvreté de la famille est évoquée à plusieurs endroits du récit.

⁴ Là encore, on ne sait exactement quelle est la profession du mari, mais il est fait mention de sa « situation ministérielle ».

femme et cet amour était partagé. La longue conversation qu'échangent les deux jeunes gens permet de comprendre le désespoir de Roku suite au mariage d'O-seki avec Harada Isamu ; il a dès lors mené une vie dévoyée, avant de se voir imposer par sa mère un mariage qu'il ne souhaitait pas, avec une femme qu'il n'a jamais aimée et qui est finalement repartie vivre chez sa mère. Depuis il vit seul, loue une chambre dans une pension, ne possède rien, boit régulièrement de l'alcool et exerce le métier dévalorisant de tireur de pousse-pousse. O-seki ne dit rien de précis, quant à elle, de son propre malheur, se contentant de dire à Roku le plaisir immense qu'elle a eu à le revoir. La tension ambiante suggère que cette longue conversation nocturne entre un homme et une femme mariée ne doit pas durer plus longtemps. Leur nouvelle séparation sous la lune claire clôt le récit de manière pathétique.

Nous le disions déjà à propos d'*Eaux troubles*⁵, courtes ou longues, les nouvelles de Higuchi Ichiyô se composent inmanquablement de plusieurs chapitres. Comme au théâtre, le rideau se lève à chaque fois sur un nouveau décor, fixe, où se déroule une scène qui sert la progression dramatique du récit. Les scènes se déroulant en temps réel, le lecteur a la sensation d'être le témoin direct des événements. Une autre caractéristique de son écriture romanesque est la très large place réservée à la subjectivité des personnages dans les conversations, ce qui permet au lecteur de connaître leur dilemme intérieur et les divergences d'intérêt qui douloureusement les divisent. Les différents personnages de *La Treizième nuit* s'expriment en effet tous, longuement et tour à tour, sauf le mari, Harada Isamu, qui n'entre jamais directement en scène, et qui n'est défini que par ce que les autres veulent bien en dire. On ne sait de lui que très peu de choses : il est riche, éduqué, extrêmement désobligeant envers sa femme, avec qui il souhaitait pourtant se marier. Seul point positif : il vient en aide au jeune frère de celle-ci. Aucun droit de réponse ne lui est accordé.

Les difficultés engendrées par la pauvreté sont très efficacement dénoncées dans les histoires de Higuchi Ichiyô, le milieu social jouant un rôle déterminant sur le destin des personnages au cœur du drame. Dans *La Treizième nuit*, l'accent est mis sur le contraste qui existe entre les conditions matérielles de vie des parents et celles de leur fille, mariée à un homme très riche. Eux vivent dans une petite maison aux tatami usés, nattes de sol que le propriétaire tarde à faire changer ; ils n'osent s'arrêter chez leur fille, lorsqu'ils passent à pied dans leurs vêtements élimés devant la belle demeure de leur beau-fils, de peur d'avoir l'air de quémander ; ils reçoivent par ailleurs O-seki en la traitant comme une grande dame, en prenant des précautions qui exaspèrent celle-ci ; le texte dit aussi que la mère a préparé des pâtisseries pour la Fête de la lune⁶, mais qu'elle n'a pas l'argent pour les faire envoyer dans une jolie boîte. Leur fille, en revanche, qui souffre pourtant au quotidien de son extraction modeste et de son manque d'instruction, présente toutes les apparences de la femme de milieu aisé ; elle possède un pousse-pousse personnel laqué de noir, est vêtue d'étoffes précieuses et porte un chignon haut ; le père peine même à reconnaître sa fille sous l'élégance de sa mise. Comment dès lors pourrait-il conseiller à celle-ci de revenir à sa situation d'autrefois, à une vie difficile de labeur et d'indigence ? Le riche mari possède, lui, deux types de vêtements que sa femme a la charge de lui préparer à sa demande : le kimono et le complet à l'occidentale, cette opposition reflétant sa position sociale et son accès à la « modernité ». Roku, le tireur de pousse-pousse du second volet, est quant à lui décrit comme misérable, amaigri, le teint foncé par son travail à l'extérieur, usé par le désespoir et l'alcool. Face à lui, O-seki a honte de ses atours ; elle craint que la sophistication de son allure ne fausse son jugement et ne lui laisse penser qu'elle est heureuse. Une multitude de détails abondent qui convergent tous vers le saisissant contraste entre richesse et pauvreté, entre apparence et réalité.

Le mariage, le divorce et la position d'O-seki sont eux aussi savamment décrits dans leur dimension sociale. La jeune femme est soumise à différentes pressions qui rendent sa situation extrême difficile.

En tant que fille, elle souhaiterait ne pas décevoir ses parents, leur permettre de rester fiers de sa position sociale et ne pas faire perdre à son frère cadet l'appui précieux de son mari ; ces éléments entre en conflit avec son désir personnel, à savoir l'urgence qu'il y a pour elle, intérieurement, à se séparer de son mari. Ainsi que les pratiques l'exigeaient, elle se rend au domicile de ses parents afin d'obtenir d'eux l'autorisation de divorcer⁷. Face à sa demande, la mère, qui est pourtant la première à

5 Voir dans l'ouvrage l'article consacré à la prostitution dans le récit *Eaux troubles* (Nigorie).

6 Voir note 2.

7 Voir dans le présent ouvrage l'article d'Isabelle Konuma sur le statut juridique de la femme de Meiji.

réagir, ne prend pas réellement parti, tout en encourageant sa fille à réagir lorsque son mari la malmène ; son père intervient en dernier et avec fermeté, dans une tirade qui est déterminante puisqu'il parvient à convaincre sa fille de renoncer à son intention de divorcer. En divorçant, elle perdrait son enfant, se promettant ainsi à un avenir plus sombre encore, elle reviendrait à une vie matériellement dure, et son jeune frère serait privé du soutien de leur beau-fils ; selon lui, les difficultés conjugales de sa fille sont accentuées par la différence de milieu social entre les deux familles :

« Son père soupira :

“ Ce que tu dis est légitime. Tu vis des choses difficiles et la situation est bel et bien affreuse ! ”

Il regarda O-seki un moment. Il peinait à reconnaître sa fille sous les traits de cette grande dame : son chignon bien fait retenu à la base par un lacet doré, une veste de crêpe de soie au tombé parfait... Comment pouvait-il lui conseiller de revenir aux vêtements sans doublure, aux manches attachées et aux cheveux tirés en arrière, à une vie de labeur en somme ? Et il y avait aussi Tarô, dont il fallait s'occuper. Les gens riraient d'elle si elle gâchait cent ans de fortune sur un coup de tête. Une fois qu'elle serait redevenue la fille de Saitô Kazue, aucune larme ni aucun rire ne lui permettraient plus d'être à nouveau la mère de Harada Tarô. Peut-être n'éprouvait-elle plus d'affection pour son mari, mais il lui serait difficile d'oublier son enfant ; elle ne cesserait d'y penser après leur séparation, de plus en plus fort même. Elle en viendrait à coup sûr à regretter ces jours d'épreuve où elle était à ses côtés. Son malheur, finalement, c'était d'être née belle, et de s'être mariée à quelqu'un d'un milieu plus élevé que le sien...

Sa compassion de père redoublait quand il pensait à ce qu'endurait sa fille.

“ O-seki, tu vas peut-être penser que je suis un homme sans cœur pour pouvoir parler de la sorte. Mon intention n'est pourtant pas de te blâmer. Mais lorsque les gens viennent de milieux différents, il est naturel qu'ils pensent différemment. Il est possible, par exemple, que malgré les efforts énormes que tu fais pour plaire à Isamu, certaines choses ne soient pas parfaites, en tout cas à ses yeux. C'est un homme qui comprend le monde, qui est intelligent, instruit. Il n'y a aucune raison pour qu'il te tourmente inconsidérément. Les hommes acharnés au travail que tout le monde admire sont d'ailleurs souvent très égoïstes. A l'extérieur, ils ne laissent jamais paraître leur mécontentement mais ils ramènent leurs frustrations à la maison. C'est terrible pour toi aujourd'hui d'être la cible de ces reproches, sans doute, mais d'un autre côté, c'est aussi ton devoir que d'être la femme d'un homme comme lui. Tu comprends, il n'est pas l'un de ces simples employés de mairie qui viennent au travail avec une bonne boîte à casse-croûte et sont toujours prêts à vous allumer le feu sous la bouilloire ! Non, le statut d'Isamu est complètement différent. Par conséquent, même s'il est pointilleux et difficile de temps en temps, c'est le devoir d'une épouse que de complaire à son mari en adoucissant ses humeurs. C'est bien sûr difficile à dire mais je doute que de nombreuses femmes nagent en plein bonheur avec leur mari. Si tu crois que tu es la seule dans ton cas, O-seki, l'amertume va te gagner. En fait, c'est le fardeau de tout un chacun. Et comme la différence de milieu est particulièrement grande entre vous, finalement tes peines sont décuplées. Ta mère a un peu fanfaronné tout à l'heure. Si Isamu n'était pas intervenu, ton frère toucherait-il le bon salaire d'aujourd'hui ? On dit que les enfants sont redevables au septuple des lumières qu'ils ont reçues de leurs parents⁸, mais alors le rapport est de dix quand il s'agit de quelqu'un d'extérieur comme Isamu. C'est dur pour toi, O-seki, je le sais, mais pense à tes parents, à ton frère, à ton fils. Puisque tu as été capable de supporter cela jusqu'à aujourd'hui, il n'y a pas de raison pour que tu ne le puisses plus. Penses-tu que le divorce soit la solution ? Tarô sera la propriété d'Isamu, tu seras ma fille à nouveau. Une fois que les ponts seront coupés, tu ne pourras même plus entrapercevoir ton fils. Si c'est pour pleurer de chagrin, ne crois-tu pas qu'il vaut encore mieux que ce soit la femme de Harada Isamu qui pleure toutes les larmes de son corps ? Ne crois-tu pas que j'ai raison, O-seki ? Allez, si tu veux bien, rentre à la maison ce soir comme si de rien n'était et reprends ta vie avec la discrétion que nous t'avons toujours connue. Même si tu ne nous reparles plus de tout cela, sache que tes parents et ton frère seront toujours avec toi et que nous partagerons chacune de tes larmes⁹ ! ” »

L'autorité du chef de famille apparaît de manière évidente ici. O-seki ravale ses larmes et promet à ses parents de ne plus jamais reparler de divorce, se résignant à vivre comme un esprit mort s'occupant de son enfant. Ce que montre très clairement aussi ce récit, c'est le rôle déterminant joué par les parents dans le choix du conjoint, chacun des personnages étant concerné par cette pratique :

⁸ Il s'agit ici d'une allusion à l'adage *Oya no hikari wa nana hikari*, « la lumière reçue de ses parents est multipliée par sept par celui qui la reçoit ».

⁹ Higuchi Ichiyô-shû., *op.cit.*, pp.287-289.

O-seki a été mariée par ses parents à un homme riche qu'elle ne connaissait pas ; Roku, le tireur de pousse-pousse, l'a été par sa mère à une beauté qu'il n'a jamais aimée ; quant à Harada Isamu, il a été libre de choisir sa femme sans contrainte d'aucune sorte en raison du décès de ses deux parents.

Epouse d'un homme riche, O-seki, bénéficie du confort matériel que lui apporte son mari et de la présence de domestiques à domicile. Elle consacre tout son temps à la vie familiale, aucune mention n'étant faite d'une quelconque activité à l'extérieur. Il est dit qu'elle reçoit de temps à autre des collègues de son mari et leurs épouses ; elle peine à partager avec ces dernières des conversations intelligentes sur l'art floral ou la cérémonie du thé, activités auxquelles étaient formées les jeunes filles de milieux aisés. Mais sa vie conjugale, qui dure depuis maintenant sept ans, est essentiellement rendue impossible par le tempérament odieux de son mari et son indifférence à son égard (il ne lui adresse la parole que très rarement, et toujours dans le but de faire des reproches). Insultée devant les domestiques, elle vit dans la sphère domestique les pires humiliations ; le bruit court d'ailleurs que son mari entretient une maîtresse (*mekake*), ce qui, de l'aveu même de l'héroïne, n'a rien de rare chez les hommes de statut élevé comme son mari. Cependant, la principale pression qui s'exerce sur elle est la perspective de perdre son enfant en cas de divorce.

Le dilemme intérieur de chacun des personnages, tous tiraillés (hormis le « démon de mari ») entre leurs sentiments et leur sens du devoir et de la retenue, abaisse un voile de complexité qui ancre davantage les récits de Higuchi Ichiyô dans l'émotion que dans la dénonciation brutale et objective. Dans *La Treizième nuit*, le personnage d'O-seki est cependant clairement décrit comme écrasé par le poids du système familial dans ses rôles de fille, d'épouse et de mère ; aucune place n'est laissée à la réalisation de ses espoirs individuels ; seule leur expression, volubile, sensible et d'ailleurs parfaitement convaincante, est possible. Reconnue de son vivant comme l'un des plus talentueux écrivains de son époque, bientôt inscrite dans les « classiques » de Meiji, Higuchi Ichiyô se vit cependant assez sévèrement critiquée dans les années 1910 par certaines de ses consœurs, celles-ci lui reprochant la passivité de ses personnages féminins. Ce fut notamment le cas de Yosano Akiko (1878-1942), qui, sans toutefois remettre en question le talent de la romancière, jugea dans un essai¹⁰ que la soumission de ses héroïnes avait été pour elle un moyen de flatter l'orgueil masculin et de s'attirer les louanges de la critique. Ce fut aussi le cas de Hiratsuka Raichô (1886-1971), représentante des « nouvelles femmes » au sein de la revue *Seitô*, qui reprocha à Higuchi Ichiyô d'avoir pu écrire dans son Journal, publié de manière posthume en 1912 :

« Assise à ma table, il m'arrive de réfléchir au fait que je suis effectivement une femme et qu'il est à ce titre peu de mes pensées que je puisse réaliser¹¹. »

Bibliographie

HIGUCHI Ichiyô, *Higuchi Ichiyô-shû* (Œuvres de Higuchi Ichiyô), volume no 24, coll. « Shin nihon bungaku taikê meiji-hen », Tôkyô, Iwanami, 2001.

HIGUCHI Ichiyô, *Higuchi Ichiyô zenshû* (Œuvres complètes de Higuchi Ichiyô), 7 volumes, Tôkyô, Chikuma shobô, 1953.

HIGUCHI Ichiyô : *La Treizième nuit et autres récits*, traduits du japonais et présentés par Claire Dodane, Paris, Les Belles Lettres, 2008.

MAEDA Ai, *Higuchi Ichiyô no sekai* (L'univers de Higuchi Ichiyô), Tôkyô, Heibon-sha, 1978.

VAN COMPERNOLLE, Timothy J., *The Uses of Memory. The Critique of Modernity in the Fiction of Higuchi Ichiyô*, Harvard, Harvard University Press, 2006.

10 Dans un essai intitulé « Récit de la chambre d'accouchement » (*Ubuya monogatari*), publié en mars 1909 dans le *Tôkyô niroku shinbun*, plus tard inséré dans le recueil « D'un recoin » (*Ichigû yori*, 1991). Yosano Akiko y valorisait la maternité et l'acte d'accoucher, mais évoquait plus largement la question de l'égalité entre les hommes et les femmes.

11 *Higuchi ichiyô zenshû* (Œuvres complètes de Higuchi Ichiyô), 7 volumes, Tôkyô, Chikuma shobô, 1953, vol.4, pp.249.

